

CopyrightFrance J63W1EA

Laurette MAS-CAMILLE

MAUDIT GAMIN !

Récit

De la même auteure :

Quand je serai béké...et autres nouvelles plus probables. (Nouvelles)

Où le blanc jasmin à la rose s'assemble. (Roman)

Trop de Noirs chez les Blancs et inversement. (Nouvelles)

Dlo-coucouné ou Éloge du désir amoureux (contes)

L'assassin du Mémorial Acte (polar)

EROTIK (histoires érotiques)

Trois meurtres et demi pour le commissaire Lectchimy (polar)

Les bêtises d'une cambrée. (roman érotique).
Co-auteur Frédéric PELTIER.

Les Dames du Parc, la passion selon Judith (historique médiéval)

INVICTAE, l'incroyable odysée d'une jeune migrante (témoignage)

À Nathan et à Jérémie,
Pour qu'ils n'oublient pas.
Et à leur papa.

« Balthus ne souhaitait rien tant que le bonheur des enfants. Cela rejaillissait sur leur développement et rendait leur chair plus goûteuse, plus élastique. (les mioches maltraités sont filandreux, c'est bien connu). »

Pascal Bruckner, Les Ogres Anonymes.

I

Au commencement étaient des eaux douces et tranquilles dans lesquelles je m'épanouissais avec bonheur, jour après jour. De mes parents, je fus l'Alpha et l'Oméga, je ne l'ai su que bien plus tard et, n'en déplaise à la petite commune du François où j'ai vécu, j'aurais préféré ne rien savoir, ne rien voir. Ne pas être. Quand j'y repense, je m'aperçois que finalement, j'avais pris le parti de m'en amuser, car j'en avais beaucoup à pleurer. Quelle chance tout de même ! : toutes ces occasions de rire un peu auraient adouci ma destinée. Les vieux qui se rappellent encore de moi doivent avoir déjà fêté leurs quatre-vingt-dix-neuf ans et sont morts, de toute façon. Mais il doit subsister, dans une de ces vieilles maisons en bois rongées par les

termites mais vaillamment debout encore, quelqu'un de plus jeune, qui aurait eu vent de ces histoires sans que moi-même je le sache. Un témoin non-oculaire de mes vagabondages, auditeur attentif révolté par mes mensonges et mes parjures ou attendri par ma quête d'amour.

La ville où j'ai choisi de naître porte un nom synonyme de paix. Je suis né à Colombes. Pourtant, toute ma vie, j'allais devoir me battre. J'étais déjà farceur. Mes parents l'étaient davantage, cela je l'ignorais aussi. Hélas, cet humour-là me porterait préjudice et bien plus tôt que je ne le pensais. Or donc, puisque j'avais accepté de vivre, il me fallait désormais affronter tous les sorts qui m'attendaient dans le grand sac que l'on appelle l'enfance. D'aucuns affirment que ces temps sont doux. De leur douceur, je n'ai vu ni la couleur, n'en ai senti le parfum, ni goûté la saveur. Mais je maudis celui qui inventa le sel, le vinaigre et le câble électrique. Car ma peau dorée les a vus, sentis, goûtés, et que celui qui vient me contredire soit maudit aussi !

Je suis donc né en toute conscience, personne ne m'avait forcé ni pris en traître. Je savais où je mettais les pieds. Et puis un jour, j'ai eu trois mois. Un midi, mon père, qui était parti faire sauter une de ses maîtresses sur ses genoux (au milieu desquels pointait une arme dénommée

corpus cavernosum urethrae), revint à l'appartement plus tôt que prévu. Par hasard, ma mère assurait au même moment un instant câlin à un amant qui lui ramenait des bocaux d'olives noires de l'usine où il travaillait. Il n'y a que depuis quelques années que j'ai compris que ce n'était ni par amour des olives, ni par prévoyance ou vengeance qu'elle le faisait, mais par le seul effroi d'être sans cesse esseulée dans cette ville, avec un petit dont elle ne savait s'occuper, même si elle faisait de son mieux. Elle n'avait pas l'instinct maternel, que voulez-vous ? Cet instinct-là n'existe que chez les gens qui ne manquent de rien. Elle, manquait de tout, d'amour, de tendresse, d'argent et de lait. Elle se battait pour exister. Ce jour-là, la confrontation fut étrangement silencieuse. L'homme se rhabilla rapidement, goguenard, et prit la porte sous le regard impassible de mon père.

Dans la chambrette d'à côté, je vagissais, ce que je savais faire de mieux, les fesses boutonneuses trempant dans mon pipi de la veille. Question pipi, j'avais été généreux, je le suis encore aujourd'hui. La couche en tissu jaunâtre avait été copieusement arrosée. Dès que l'amant eut passé la porte et qu'il s'était retrouvé seul devant sa femme, il n'avait dit qu'un seul mot, mon père :

-Salope !

Il s'efforçait d'ignorer que le mot avait aussi son masculin : salop. Depuis qu'il avait lu la Bible, ses vagabondages étaient légitimés par de sordides histoires de femmes volées et abusées au nom de Dieu.

- Le roi David lui-même, disait-il, avec Bethsabée !

Et il était venu me tirer de là, croyant jouer au père modèle, s'exclamant sur mes fesses irritées, déclarant que décidément, elle ne saurait s'occuper de son rejeton et qu'il prendrait une décision - et quelle décision ! - dans peu de temps. Elle n'avait rien dit, trop de haine lui rouillait les cordes vocales. Trop de ressentiments devant cet homme qui lui avait promis la lune et qui lui balançait sur la gueule des météorites de mépris chaque jour.

Je n'en ai pas su davantage, occupé que j'étais à faire pousser mes premières dents, oui, trois mois, c'est tôt, paraît-il, mais moi, j'en avais besoin plus que quiconque, de ces dents-là, pour mordre la vie et lui arracher au moins un morceau de peau, car je suis revanchard. Si je savais parler moi aussi, j'aurais dit d'elle, de cette vie où je m'engageais volontairement :

-Salope !

Voilà pourquoi mon histoire peut commencer ainsi : quand j'étais petit, je n'habitais pas chez

mes parents, parce qu'ils en avaient eu assez de ma personne dès que j'eus atteint mon troisième mois. J'avais été refourgué à mes grands-parents, comme beaucoup de petits Martiniquais de ce temps-là et d'aujourd'hui. En vérité, je n'étais martiniquais qu'à demi, puisque ma mère était Corse. Hélas, cette mixture ethnique ne m'a apporté que douleurs et manque et n'a jamais contribué à mon bien-être (même ce mot, bien-être, je ne l'ai appris que vers mes trente-cinq ans, dans un livre qu'avait écrit un moine bouddhiste, sage mais ridicule à souhait dans sa robe orangée). Mascarade !

Revenons plutôt à ma petite personne. J'ai toujours eu conscience de n'avoir pas été désiré, bien avant de me poser sur terre, comme je vous l'ai déjà expliqué. Bref, pour l'instant, je n'étais qu'un avorton de bientôt quatre mois et déjà une crainte permanente m'habitait, celle de cet instrument de torture capillaire, une brosse en poils de sanglier que ma grand-mère passait constamment sur mes cheveux fins et lisses, héritage incontestable de ma mère. C'était son seul plaisir, je crois, du moins le plus facile d'accès. Elle m'a raconté plus tard que je hurlais à chaque fois que j'apercevais la brosse, mais que rien ne l'aurait arrêtée. Il fallait que je sois bien coiffé, pour que les autres se rendent

compte à quel point elle savait s'occuper des enfants. Elle en avait eu douze, dont trois n'avaient pas survécu, les bienheureux. Car les neuf autres qui s'étaient accrochés étaient tous devenus plus ou moins fous, esquissant des mouvements d'épileptiques devant chaque situation compliquée que la vie leur apportait. *Gestes macaques*, déclarations de guerre démesurées en face d'adversaires qui n'étaient autres que le reflet de leur propre stupidité. Elle avait donc essayé de les dresser puisqu'elle n'avait pas su les éduquer. Mon grand-père non plus, absent la plupart du temps, souvent embarqué dans une pêche à la langouste. Elle les nourrissait, les battait quand il ne fallait pas, par précaution, pour maintenir une crainte permanente, car elle n'avait pas d'autorité. Elle avait raté les neufs personnages issus de son mariage, comme on rate un dessin, que l'on gomme, que l'on croit rectifier à coups de crayon. Ceux-ci devenus adultes à force de mauvais traitements, ma grand-mère disposait de temps et avait accepté de remplacer ma mère. Maintenant qu'elle vivait en France, elle avait vu faire les mamans du coin et avait plus ou moins saisi ce qu'était la tendresse : un ramassis de mots idiots et de caresses publiques, suivis de deux ou trois baffes dans l'intimité. Elle saurait. Mes couches étaient

donc changées, j'étais coiffé, lissé plus que je n'en avais besoin ; mon grand-père assurait ma pitance, concierge qu'il était dans un groupe d'immeubles de Levallois-Perret. Ainsi paré, je pouvais commencer à grandir, puisque c'était ce que l'on attendait le plus de moi. De mon côté, je n'étais guère pressé. J'observais le monde avant d'attaquer. Je jugeais ma proie, je soupesais ce que semblait me proposer ma victime - la vie, en l'occurrence - avant de la détrousser. À huit mois, j'ai fait mes premiers pas. J'avais senti que mes cuisses potelées et ma grosse tête rieuse pesaient de plus en plus dans les bras de ma nourrice et pour les alléger, je m'étais décidé à marcher. Il y avait longtemps que j'en avais compris la technique et la mise en pratique se fit rapidement. « *Précoce, en affaire, sireur* », voilà ce que j'entendais autour de moi, en jouant mon rôle de bébé marcheur, l'air continuellement béat pour ne pas attirer l'attention sur mes largesses urinaires. J'ai toujours beaucoup pissé, la vie me cassait les reins et le seul moyen d'y remédier était d'évacuer. La première conséquence de ma précocité avait été une fuite désespérée vers la grande bande noire qui m'attirait depuis si longtemps : la route. J'avais passé des mois à attendre, onze, pour être précis. J'atteignais enfin ma première année. Je

voulais voir plus loin, plus en avant, ce qui aurait pu m'attendre et que j'aurais pu manquer. J'avais profité de la porte laissée entrouverte par mon grand-père, occupé à réparer une boîte à lettres tordue par un locataire fin saoul. Passé la grille d'entrée (ou de sortie), la liberté. Pas une seule route, mais deux, séparées par un terre-plein central. Je traversai rapidement, sur mes petites jambes. Le parterre fleuri m'accueillit joyeusement et juste après, la deuxième route me faisait signe. Mais l'aventure s'arrêta là pour moi. Une inconnue avait arrêté sa boîte roulante dans un grand bruit de freins et en avait jailli, me saisissant à bras-le-corps, les joues rouges et les yeux gonflés de peur. Moi, je souriais, ravi de mon audace. Ma grand-mère, alertée au même moment par une des locataires qui assistait à la scène, m'avait arraché des bras de cette femme en criant :

-Bon Dieu Marie Joseph les Âmes du Purgatoire !!

Que de monde pris à témoin devant ma dangereuse dérobade ! Lorsque mon géniteur, de passage dans la loge pour emprunter cinq cent francs-urgents à ses parents, avait été mis au courant de l'incident, il avait émis deux mots à mon encontre :

-Maudit gamin !

J'avais entendu, j'avais compris. Depuis ma conception, il avait été déçu de me savoir à l'abri dans le ventre maternel. Il avait essayé de m'en faire sortir à coups de poings, mais il n'était pas question que je périsse avant d'en avoir choisi moi-même le moment. J'avais tenu bon. Je voulais connaître le visage de mon assassin manqué. Parfois, il m'arrive de me dire encore que j'aurais dû me laisser aller. Ce jour-là, dans l'espoir de me faire pardonner, j'avais décidé de parler. Mon premier mot ne fut ni « Maman », ni « Papa ». Ce fut un mélange des deux, je n'ai su que choisir, je ne voulais vexer personne, j'ai dit :

-Papan !

Et j'ai attendu quelques instants pour voir l'impact qu'aurait eu ce mot.

-Pa-pa ! voulut rectifier mon géniteur.

-Ma-man ! insista ma grand-mère vexée.

-Pa-pi ! intervint mon grand-père.

Et puisque personne ne semblait satisfait de ma première parole et n'avait pas l'air de vouloir oublier mon escapade, je répétais :

-Papan, Papan ! comme une provocation.

Qu'aurais-je pu dire de mieux ? Maman ? Ma mère, la pauvre, avait disparu, happée par la solitude et la rancœur que lui avait laissées mon père, et était devenue méchante par force, par prudence, pour ne plus se faire avoir,